

# Souvenirs d'une presque inconnue

de Cléo Gastaldi

Mais où étaient donc ces fichus cartons ? Alice cherchait désespérément ces maudites boîtes de rangement depuis bientôt une demi-heure. Bien, la dernière étape de sa recherche peu fructueuse se trouvait être le grenier de la maison. Alice n'y avait jamais remis les pieds depuis son enfance, la petite fille qu'elle était à l'époque avait été terrifiée par les ombres, les bruits étranges et les nombreuses araignées qui peuplaient l'endroit. Elle se portait bien mieux lorsque chacun restait à sa place : elle, bien au chaud dans sa chambre et les araignées dans leur palace poussiéreux à souhait. Très vite, la jeune femme tira sur le cordon qui permettait à l'échelle du grenier de s'étendre. Alice montait précautionneusement les quelques barreaux qui la séparait de l'endroit maudit et elle posa enfin le pied au sol. Avant toute chose il fallait de la lumière et un peu d'air frais : personne n'était venu ici depuis très longtemps, rappelons-le.

Bientôt, le rideau fut tiré et la petite fenêtre ouverte. Bien, il fallait maintenant s'attaquer au plus gros du problème : trouver des boîtes en carton vides. Ce ne fut pas une tâche bien difficile pour la jeune fille : le grenier regorgeait de ces choses-là. Elles étaient bleues, mais aussi jaunes à pois verts (Mais qui avait pu acheter ces horreurs ? Alice en conclut que c'était sûrement sa mère, celle-ci adorait par-dessus tous les objets étranges.) Il y avait aussi des boules à neige de différents pays, des livres en mauvais états mais aussi des affaires ayant appartenues à chaque génération de la famille. Dans le recoin le plus sombre du grenier se trouvaient des jouets d'enfants depuis longtemps oubliés comme ce bon vieux cheval à bascule en bois, qui prenait la poussière depuis trop de temps. Le pauvre devait être si triste de vivre dans le noir, sans jamais plus entendre le rire d'un enfant. Alice lui donna un petit coup, ce qui fit remuer l'animal, se rappelant soudainement les belles après-midis de son enfance sous le doux soleil du printemps, lorsqu'elle s'inventait des histoires sur le dos de ce magnifique étalon pur-bois.

La jeune femme voulait retarder l'heure de son départ, alors elle décida de fouiller parmi ces affaires mystérieuses. La première boîte ne renfermait que de vieilles lettres devenues presque illisibles avec le temps ainsi que d'anciennes cartes postales. La seconde provenait probablement de son grand-frère qui avait quitté le cocon familial depuis quelques années maintenant. Ses parents aimaient garder ces souvenirs. Mais une seule boîte attira le regard d'Alice : elle était banale, une boîte en carton ordinaire, mais c'est ce qui était inscrit dessus à la va-vite, qui interpella la jeune femme : « Université Marie ». Alice, prise d'une grande curiosité décida de sortir le carton de l'étagère, elle s'assit alors au sol sans prêter attention aux araignées alentours. Celles-ci n'étaient pas contente qu'une étrangère se glisse dans leur royaume et viennent les déranger ainsi. Cependant la jeune femme était obnubilée par la boîte près d'elle : elle se demandait bien quels souvenirs sa mère, Marie, avait pu garder de l'université. Peut-être cela pourrait l'aider à vaincre sa peur de l'avenir ? Si sa mère était passée par cette étape et avait survécu alors pourquoi pas elle ?

Ce qui se trouvait à l'intérieur était pour le moins intéressant : des livres, bien sûr, mais aussi des petits cahiers remplis de poèmes d'amour. Alice lisait précieusement chaque poème, elle avait l'impression de mieux connaître sa mère, elle la voyait maintenant comme une vraie personne : elle était sa mère, bien sûr, mais encore plus que ça, Marie était une femme. Elle avait vécu une vie avant sa naissance, elle avait ses propres souvenirs. Outre les carnets remplis

de poèmes, Alice était tombée sur le journal intime de sa mère : un cahier violet usé dont la reliure était cassée. En dessous de tout cela, pouvait être aperçu de vieilles cassettes. Et, au fond de la boîte, coincé sous tous ces objets se trouvait un bonnet bleu très abîmé. Il semblait être cousu main, car il ne possédait aucune étiquette ni aucune marque. Le pauvre bonnet devait avoir servi de nombreuses saisons, il devait avoir vécu des jours plus heureux. Alice posa le bonnet sur ses genoux et reprit le journal intime qu'elle avait posé sur le sol à côté d'elle. Elle essuya la poussière avant d'entamer sa lecture.

*Cher journal, nous sommes le lundi 2 septembre 19XX,*

*Avec papa nous venons de finir de mettre mes cartons dans la voiture. Elle est tellement chargée, j'ai peur qu'elle explose ! Bientôt je serais une vraie adulte, j'ai trop hâte ! Désormais une toute nouvelle vie m'attend sur le campus. Maman m'a tricoté des vêtements d'hiver pour me tenir chaud : si tu voyais comme ils sont ridicules ! Jamais je ne pourrais porter ces horreurs, je me ferais charrier par les autres, c'est certain. Mais elle ne saura jamais que je ne les porterais pas, pas vrai ? C'est un secret entre toi et moi.*

*Je dois te laisser, ils m'attendent pour partir, je te raconterais comment ça s'est passé !*

*A bientôt, Marie.*

Alice n'en croyait pas ses yeux : elle n'avait jamais su que sa mère avait un jour été ainsi. Elle qui semblait si douce et aimante, et qui voulait toujours emmener Alice chez ses grands-parents. La jeune femme avait plongée dans la vie de sa mère qu'elle pensait si bien connaître et il lui tardait de découvrir la suite. Alors, elle continua.

*Cher journal, nous sommes le 10 septembre 19XX,*

*J'ai rencontré ma colocataire et elle est très étrange. On a pas du tout les mêmes centres d'intérêts. De toute façon elle n'est jamais là : toujours à vagabonder avec sa bande de potes super bizarres. J'ai beaucoup de mal à me faire des amis, la vie étudiante est plus difficile que je ne l'imaginais. Je pensais arriver ici, avoir une bande d'amis géniaux et tomber amoureuse du garçon le plus beau de la fac. Mais les films sont mensongers. Rien ne s'est passé comme prévu. Papa et maman me manque, la maison me manque. J'ai perdu les vêtements tricotés par maman : dans ma hâte j'ai dû les oublier à la maison. Tout ce qu'il me reste d'elle maintenant c'est ce bonnet bleu. Il m'accompagne partout. Avec lui j'ai l'impression qu'elle est un peu avec moi, je me sens moins seule.*

*J'espère que ça ira mieux très bientôt, je t'embrasse, Marie.*

Alice se sentait si triste pour sa mère. Elle aurait aimé être là, à cette époque, pour la reconforter et qu'elle se sente moins seule. La jeune femme hésitait maintenant à partir, elle ne voulait pas quitter ses parents : et puis, toute sa vie se trouvait ici ! Malgré tout elle continua de lire.

*Cher journal, nous sommes le 23 novembre 19XX,*

*Je suis désolé d'avoir peu écrit. Après la dernière fois je n'avais plus la force de raconter quoique ce soit. Je passais ma vie à la bibliothèque universitaire, le nez plongé dans les livres. Ma vie était tout sauf passionnante et je n'avais plus rien à te dire. Les premiers mois ont été très durs, moi qui pensais être prête à vivre seule, je n'ai pas su m'intégrer correctement. Il a fallu que Gabriel vienne me parler pour qu'enfin je me sente revivre.*

Attendez une minute, le nom de son père était justement Gabriel. Encore plus curieuse de voir apparaître le nom de celui-ci, Alice continua sa lecture.

*Avec lui la vie est beaucoup plus drôle. On s’amuse énormément, ma vie à enfin retrouver ses si belles couleurs. Tu ne devineras jamais comment on s’est rencontrés : j’avais fait tomber mon précieux bonnet. En le ramassant Gabriel a dû se demander à qui il appartenait. Il dit m’avoir remarquée depuis longtemps et qu’il avait vu que je portais très souvent ce genre de couvre-chef. Alors, à la fin d’un de nos cours en commun il était venu à ma rencontre pour me le rendre. Il avait été si gentil et si romantique. Il m’a confié m’avoir regardée de loin pendant longtemps mais qu’il était trop peureux pour s’approcher : ce bonnet avait permis cette rencontre. Je suis tellement heureuse de ne pas l’avoir oublié avec les autres vêtements !*

*Je t’embrasse très fort, Marie*

Alice continua de lire le passé de ses parents. Elle découvrit de magnifiques moments de leur vie, qui lui donnèrent envie de partir, elle aussi, à l’aventure. Alice était presque à la fin du journal lorsqu’elle lut ceci.

*Cher journal, nous sommes le 17 mai 20XX,*

*Je viens de te retrouver au fond d’une boîte que j’avais oubliée. Qu’elle fut ma surprise de retrouver également ce petit bonnet bleu ! J’avais presque oublié son existence. Ma vie à bien changée. Pendant que tu te la coulais douce dans cette boîte en carton je me suis fiancée puis mariée au meilleur homme que la Terre n’ait jamais portée. Je te parle bien sûr de Gabriel ! Quelques années après j’ai donné naissance à un splendide petit garçon. Nous avons déménagé dans un quartier chaleureux et Alice, notre petite fille, est venue agrandir la famille. Figure-toi que quelques minutes après avoir posé le bonnet sur la table, cette chipie l’a attrapé de ces mains toutes potelées et a décrété qu’il était désormais à elle. Depuis, elle le traîne partout et dors même avec ! C’est dingue qu’elle y soit autant attachée.*

*Je dois te laisser, Alice réclame sa compote. Je t’embrasse, Marie.*

C’était la dernière page du journal de sa mère. Au dos de celle-ci était collée une photographie qui représentait un bébé joufflu qui câlinait un bout de tissu bleu, ce devait être le fameux bonnet. Voilà pourquoi il lui était tellement familier ! Alice se sentait maintenant nostalgique d’un temps qu’elle n’avait pas connu. Jamais elle n’aurait imaginé pouvoir entrer ainsi dans les pensées de sa mère et découvrir sa vie, ses pensées et ses souvenirs. Cette Marie là était tellement différente de sa mère !

Pour la jeune femme qu’elle était devenue il était temps de quitter la maison comme ses parents l’avaient fait avant elle. Une nouvelle vie s’offrait à elle et Alice comprit, grâce à sa mère, que cela aller être dur mais que ce serait sûrement les meilleures années de sa vie. Elle rangea tous les précieux souvenirs de sa mère dans la boîte, la remit sur l’étagère, fit ses adieux au cheval à bascule de son enfance et descendit finalement l’échelle.

Son père avait maintenant fini de mettre les cartons dans la voiture, celle-ci semblait prête à exploser tant elle était chargée. Alice devrait faire le trajet avec son père, alors, sur le pas de la porte, elle se tourna vers sa mère et l’enlaça tendrement. Elle allait tellement lui manquer. Alice essaya en vain de retenir les larmes traîtresses qui coulaient sur ses joues alors qu’elle voyait sa mère pleurer. Celle-ci lui remit doucement un présent entre les mains ; un doux bonnet bleu.